FRC 4+
30743
a
COSR
FRC
24962

ZORAÏME ET ZULNAR,

OPÉRA EN TROIS ACTES;

PAR LE C. SAINT-JUST,

MUSIQUE DU C. BOIELDIEU.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la rue Favart, le 21 floréal an VI de la République Française.

A TOULOUSE,

Chez BROUILHIET, Imprimeur-Libraire.

AN SEPTIÈME.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ARTISTES.
AKBÉ,	C. Philippe.
ZORAIME,	Cne. Crétu.
ALAMIR,	C. Gavaudan.
ZULNAR,	C. Elleviou.
ZÉIDE,	Cne. Bouvier Jenni.
HIRCAN,	C. Cellier.
HASSEM,	C. Martin.
UN VIEILLARD,	C. Saint-Aubin.
ROBLAS,	C. Chenard.
USBI,	C. Moreau.
COMPAGNONS D'USBI.	
PEUPLE.	
SOLDATS.	

La scène se passe à Grenade.

ZORAÏME ET ZULNAR,

OPÉRA.

ACTE I.

Le Théâtre représente un jardin ; plusieurs ouvriers sont occupés à cueillir des fleurs.

SCENE PREMIERE.

HASSEM, ZÉIDE.

CHŒUR.

Pour la fête
Qui s'apprête,
Cueillons des fleurs en ces bosquets,
Et de l'aimable Zoraïme
Secondons ainsi les projets;
Qu'un même zèle nous anime,
Et soit le prix de ses bienfaits.
Mes amis, ce soir quel tapage !
Nous jouerons,
Danserons,
Chanterons.
Pour celle que nous adorons,
Redoublons encor de courage :
Le travail ne fatigue pas,
Lorsque le cœur conduit les bras.

HASSEM *à Zeïde.*

Allons, voilà l'ouvrage qui s'avance : sais-tu bien que cela sera charmant ?

ZEIDE.

Sans doute ; et Zoraïme sera aussi satisfaite de l'empressement que ces braves gens mettent à remplir son projet, que de la manière dont ils l'éxécutent.

UN OUVRIER.

Il ne faut point que notre zèle vous étonne ; votre maitresse est si bonne, si généreuse, qu'il n'est point un seul de nous dans Grenade, qui ne se croie heureux de pouvoir la servir.

ZEIDE.

En effet, beauté, courage, il ne lui manque rien : si nous l'avons vue, ainsi que toutes ses compagnes, partager la gloire que les Maures de la tribu des Abencérages ont acquise en Espagne, nous la voyons maintenant, par sa douceur et son humanité, chercher à réparer tous les maux qu'a fait naître en ces climats une guerre aussi cruelle.

UN OUVRIER.

Dites-nous donc pourquoi elle nous a donné l'ordre de décorer de guirlandes la galerie de la cour des lions, pourquoi cette foule de Musiciens et de Troubadours qui se rendent à l'Alhambra ; et quel est enfin l'objet de la fête qu'elle fait préparer.

ZEIDE.

C'est pour célébrer la convalescence d'Enolf, que vous avez vu prêt à mourir des blessures qu'il a reçues en combattant pour elle.

UN OUVRIER.

Mais quel heureux hasard a pu le conduire près de Zoraïme à l'instant même où ses jours étoient ainsi menacés ?

HASSEM *à part.*

Dissimulons, et pour cause. *(Haut)* Voici le fait, arrivés des bords de l'Afrique, et débarqués au port d'Almérie, nous nous rendions à Grenade pour seconder de nos efforts la tribu des Abencérages, dont le père de Zoraïme est le chef, et qu'on nous disoit menacée par celle d'Abular ; à peine étions-nous dans les bois qui entourent cette ville, que le bruit des armes se fait entendre, nous approchons... Mon maître approche ; voit un jeune combattant prêt à succomber sous les efforts de plusieurs soldats furieux ; il prend ses armes, et seul contre tous, ne consultant que son cou-

rage, et non ses forces épuisées par les blessures qu'il reçoit, il parvient à rester maître du champ de bataille : Mais quelle est sa surprise, lorsqu'il découvre dans le guerrier qu'il défendoit, une femme belle, intéressante, en un mot, l'aimable Zoraïme !

UN OUVRIER.

Ces brigands qui la poursuivoient étoient sans doute de la tribu d'Abular, de cette tribu qui donna le jour au farouche Zulnar, le guerrier le plus terrible que nous ayons à redouter ?

ZÉIDE.

Si l'on en croit les bruits qui se sont répandus, il a quitté l'armée des rebelles.

UN OUVRIER.

Ah ! s'il tomboit entre nos mains !...

HASSEM, *à part.*

Chaque mot me fait trembler pour mon maître !

UN OUVRIER.

Allons, allons, mes amis, ne perdons point de tems, rentrons dans l'Alhambra et portons nos fruits et nos fleurs dans la cour des lions... Suivez-moi.

(*Les ouvriers sortent.*)

SCENE II.

HASSEM, ZÉIDE.

HASSEM.

Hé bien, ma chère Zéïde ! Enolf est enfin remis de ses blessures, et ta maitresse doit être au comble de ses vœux ?

ZÉIDE.

Il est vrai ; mais je crains que son père, le respectable Akbé, absent de Grenade et retenu depuis deux mois à Carthame pour appaiser des troubles qui s'étoient élevés entre la tribu des Alabès et celle des Zégris, n'ait disposé de la main de sa fille en faveur d'Alamir, jeune Maure de sa tribu, et que par conséquent il n'approuve point les feux qu'elle ressent pour ton maître.

HASSEM.

Je serois fâché que l'amour d'Enolf troublât l'amitié qui l'unit au brave Alamir; mais c'est assez nous occuper des affaires des autres; parlons un peu des miennes : m'aimes-tu?

ZÉIDE.

Quel doute!

HASSEM.

Tu m'épouseras donc?

ZÉIDE.

Non.

HASSEM.

Comment, après m'avoir donné ton cœur, me refuses-tu ta main?

ZÉIDE.

C'est que je puis disposer de l'un, et non pas de l'autre.

HASSEM.

Par quelle raison?

ZÉIDE.

Apprends que cet oncle que tu as connu à Tolède, veut m'unir à un de ses amis qui vient de lui rendre un service assez important.

HASSEM.

Et tu crois que je souffrirai que cet oncle maudit me prive du bonheur où j'aspire?

ZÉIDE.

Il faudra bien t'y résoudre.

HASSEM, *d'un ton menaçant.*

M'y résoudre?... plutôt!... qu'il rende grace à la distance qui me sépare de lui, et le dérobe à mon courroux... Ah! s'il étoit ici...

ZÉIDE.

Il est arrivé d'hier.

HASSEM, *troublé.*

En es-tu bien sûre?

ZÉIDE.

Sans doute; il vient prendre possession de la place d'officier du grand juge Tsisfour, que l'ami qu'il me destine pour époux lui a fait obtenir.

HASSEM.

Dis-moi, je t'en prie, est-il brave ton oncle?

ZÉIDE.

Autant que toi.

HASSEM.

Diable ! i nous en venions aux mains...

ZÉIDÉ.

Ce seroit un combat... singulier... Mais Zoraïme m'attend pour savoir si les préparatifs de la fête avancent ; il faut que je te quitte, adieu.

(*Elle*.

SCENE III.

HASSEM *seul*.

La charmante fille ! tout en elle m'enchante ! c'est une grace, une fraîcheur ! . . . d'honneur, j'en raffolle.

AIR.

Aimable objet de mon délire,
De quels feux tu sais m'enflammer!
C'est pour toi seul que je respire,
C'est toi seul que je puis aimer.
Pourquoi donc éloigner encore
L'instant qui doit me rendre heureux?
Ah ! daigne enfin combler mes vœux,
Ma Zeïde, ô toi que j'adore !...
Allons, espérons tout de ma fidélité...
Conservons mon amour sans perdre ma gaîté.

Dans cette vie,
Point de beaux jours
Sans la folie,
Sans les amours;
Près d'une fille
Mon cœur pétille,
Besoin d'aimer
Vient m'animer;
A la jeunesse,
Je sais fort bien
Qu'on dit sans cesse
Que la sagesse
Est le vrai bien :
Je n'en crois rien. } (bis.)

Dans cette vie, etc.
Mais j'entends dire,
Cœur qui soupire

Perd le repos ;
Ah quel martyre !
D'un tel délire
Fuyez les maux.
Plein d'un doux charme,
A ce danger
J'ai beau songer,
Rien ne m'alarme ;
Que craindre enfin
Dans ce lien ?
Femme infidelle
Nous trompe-t-elle ?
On lui rend bien.
Non, j'en conviens,
Près d'une belle
Je ne crains rien.
Dans cette vie
Point de beaux jours,
Sans la folie,
Sans les amours.

C'est fort bien, mais j'oublie que mon bonheur peut n'être pas de longue durée, et qu'il suffiroit qu'on découvrit que mon maître.... Mais il s'avance.... sa situation devient de jour en jour plus embarrassante, et je ne prévois pas encore comment il pourra s'en tirer.

SCENE IV.

ZULNAR, HASSEM.

HASSEM.

QUEL sujet vous amène en ces lieux, à l'instant où de vous seul occupée, Zoraïme vous fait préparer la fête la plus brillante ?

ZULNAR.

Que mon ame est loin de pouvoir en partager les plaisirs ! Tout ici respire la joie ; et moi, solitaire, sombre, farouche, en proie au plus cruel tourment, je languis, je soupire, je brûle..... Un silence coupable me pèse, et pourtant je ne puis me résoudre à parler ! A charge à moi-même, j'évite tous les regards : dans les lieux les plus

écartés, dans le fond des forêts, partout je cherche le repos, et partout il me fuit.

HASSEM.

En vérité, je ne vous reconnois plus : qu'est devenu ce fier Zulmar, dont le cœur avide de gloire ne soupiroit qu'après les combats ?

ZULNAR.

Ah ! ne me rappelle point ce tems que je voudrois bannir de ma mémoire ; aide-moi plutôt à réprimer ces passions violentes, terribles, que j'ai puisées dans le sein de la brûlante Afrique. Nourri sur ces rocs cachés dans les nues, où la neige brave de près les feux du soleil, élevé parmi les monstres des forêts, mon cœur en avoit pris la férocité : appelé près d'Abular à qui j'étois uni par les liens du sang, je le suivis en ces climats ; et c'est alors qu'imitant son exemple, je déclarai une haine éternelle aux Abencérages, si célèbres par leurs vertus.... Bientôt conduits par la rage, nous triomphons de leur valeur ; vaincus, poursuivis, ils deviennent nos victimes : sur un indice, ils sont dépouillés ; sur un soupçon, leur tête tombe : c'est ainsi que portant partout l'épouvante et l'effroi, je rendis mon nom horrible à ceux même qui se trouvoient forcés de louer mon courage.

HASSEM.

Il est sûr que l'amour que Zoraïme éprouve pour vous, ne tarderoit point à l'affoiblir, si elle venoit à découvrir que vous fûtes l'ennemi le plus implacable de sa famille.

ZULNAR.

La crainte de m'attirer sa haine, a pu seule me résoudre à prolonger un déguisement qui, si tu m'avois consulté....

HASSEM.

Et le pouvois-je ? Indigné des cruautés d'Abular, vous veniez de quitter son armée pour retourner en Afrique ; passant près de Grenade, vous trouvez une occasion de vous battre, vous la saisissez : triomphant, mais percé de toutes parts, vous êtes au moment de perdre la vie ; Zoraime qui vous doit la sienne, vous voyant sans force, sans connoissance, vous fait conduire dans son palais, dans l'Alhambra, ce monument superbe habité par son père ; elle me conjure de lui faire connoître son libérateur !.... Mais les dangers qui vous menaçoient, les prompts secours qui vous étoient

nécessaires ; la présence des Abencérages, tout me forçoit au silence : ne doutant point que découvrir votre nom, c'étoit prononcer l'arrêt de votre mort, je vous fis donc passer pour un jeune Africain qui venoit combattre sous les drapeaux d'Akbé.

ZULNAR.

Zoraime, par ses secours généreux, m'eut bientôt rappelé à la vie ; son langage touchant, le tendre intérêt qu'elle prenoit à mon sort, me faisoit chérir mes souffrances ; elle ne me quittoit point, et tandis que par degrés son ame s'ouvroit à l'amour, sa noble candeur croyoit ne céder qu'aux mouvemens de la reconnoissance.

HASSEM.

Il étoit bien juste qu'elle cherchât à vous dédommager des dangers que vous avoit fait courir l'imprudence d'exposer vos jours pour quelqu'un que vous n'aviez jamais vu.

ZULNAR.

Tu te trompes, Hassem ; rappelle-toi de ce jour où le glaive à la main je répandis l'effroi dans Tolède ; la fille d'Akbé parut devant moi au moment même où je livrois son frère au farouche Abular ; la poussière et le sang déroboient à Zoraime les traits de mon visage, mais je pouvois contempler les siens ; la douleur sembloit encore ajouter à ses charmes! Frappé d'un trait dont la blessure devoit être éternelle, mon cœur et mes yeux s'enivrèrent des doux poisons de l'amour ; je sentois mon ame entière pénétrée d'un feu dévorant : oubliant à-la-fois Tolède, la guerre, les dangers que je courois, j'allois rassurer cette femme adorée, lorsque les ennemis ralliés fondirent sur moi de toutes parts. Je voulus combattre, et ne retrouvai plus ma première ardeur ; je me retirai, repoussant d'une foible main les atteintes qui me menaçoient, et négligeant ma gloire et ma vie pour jeter encore un regard sur celle que je ne pouvois quitter et de qui désormais alloient dépendre mes destinées. Depuis ce jour, mon cœur ne fut plus le même ; un regard de Zoraime a changé tout mon être ; l'amour sacré de la patrie, les soins touchans de l'amitié viennent l'occuper sans cesse. Une secrète voix me dit toujours, Zoraime te regarde, elle t'entend, elle est le témoin invisible de tes actions, de tes pensées ; aussitôt s'enfuit de mon cœur tout sentiment qui

pourroit le corrompre ; aussitôt toutes les vertus s'y rassemblent autour de l'image qui le remplit, le purifie et l'embrâse de tous les feux de l'amour.

HASSEM.

Vous êtes fort heureux que trop jeune pour porter les armes, ses pleurs fussent les seules qu'elle ait employées ; et plus heureux encore que son père et le jeune Alamir fussent alors absens de Tolède ; car s'ils vous avoient connu, vous n'eussiez point impunément tombé entre leurs mains.

ZULNAR.

Ne crois point que si j'ai consenti à cacher mon nom à ces fiers Abencérages, ce soit dans la seule vue de me livrer sans crainte aux charmes de l'amour ; un projet plus vaste m'a déterminé. Abular séduisant ma jeunesse, égarant mon cœur tourmenté du besoin de la gloire, m'a conduit dans le sentier du crime ; il faut que je l'en punisse, il faut qu'il meure, et qu'il meure de ma main. Je sais que son courage égale sa cruauté ; je n'ignore point le danger d'une pareille entreprise ; mais pour la tenter, il me suffit que l'estime de Zoraïme en doive être le prix ; le plus affreux des supplices est de craindre un reproche de ce qu'on aime ; eh! que m'importent les hommages, les vaines louanges du monde entier ? C'est le suffrage de Zoraïme que je veux ; mon ame n'est plus en moi, je ne vois, je ne juge que par ses yeux ; et même au sein de la vertu, je n'oserois croire à mon innocence, si elle étoit soupçonnée de celle que j'adore.... Mais on vient, c'est Zoraïme! ah! pourquoi les remords viennent-ils troubler la douceur que me fait éprouver sa présence ?

(*Hassem sort.*)

SCENE V.

ZORAIME, ZULNAR.

ZORAIME.

Cher Enolf! il m'est donc enfin permis de jouir du fruit de mes soins, en vous voyant échappé des dangers auxquels vous vous étiez exposé pour moi : qu'il m'eût été cruel

de voir le guerrier qui sauva mes jours victime de sa générosité !

ZULNAR.

En expirant pour vous, eût-il pu regretter la vie ?

ZORAIME.

Ah ! chassons cette idée, et jouissons du bonheur que le ciel m'a procuré en vous la conservant.

ZULNAR.

Si mes jours me sont chers, c'est depuis que vous m'avez permis de vous les consacrer; sans vous, Zoraime, sans ce tendre intérêt que j'eus le bonheur de vous inspirer, quel charme auroit pour moi l'existence ! ah ! si jamais votre cœur !.. (*à part.*) Contraignons-nous.

ZORAIME.

Vous paroissez distrait, agité;... d'où vous vient un tel trouble ? Peut-être croyez-vous que mon père persistera toujours dans ses projets, et me forcera d'épouser Alamir ? Rassurez-vous ; Akbé saura que sa fille fut sauvée par votre valeur; et son amitié, celle de votre rival, ma main seront le prix d'un si grand bienfait. Oui, pour que mon père approuve mes feux, il suffit qu'il vous doive nos jours, que vous brûliez de combattre mes ennemis, surtout ce terrible Zulnar qui porta le carnage dans Tolède, et qui causa la perte de mon frère.

ZULNAR.

Affreuse situation !.... Ah ! Zoraime ! si vous connoissiez les tourmens que j'éprouve, lorsque je pense que d'un mot je pourrois.... Zoraime, ma chère Zoraime ! il faut que je vous quitte ; mais croyez que jusqu'à mon trépas, j'aurai pour unique pensée le souvenir précieux des momens passés près de vous.

DUO.

ZORAIME.

Eh ! quoi ! tu parles de partir !

ZULNAR.

Oui, mon devoir est de vous fuir.

ZORAIME.

Quel funeste dessein t'anime !

ZULNAR.

Cessez d'accroître mes regrets.

ZORAIME.

Tu pourrois quitter Zoraïme ?

ZULNAR.

Hélas ! peut-être pour jamais.

ZORAIME.

O ciel ! de ton amie
Tu vas te séparer !

ZULNAR.

De la plus tendre amie
Il faut me séparer !

ZORAIME.

Qui peut donc t'inspirer
Cette coupable envie !

ZULNAR.

Ne m'interrogez pas,
(*A part.*)
O cruel embarras !

ZORAIME, *à part.*

Il ne me répond pas,
D'où vient son embarras?

ZORAIME.

Daigne terminer mes alarmes.

ZULNAR, *à part.*

Que je souffre de voir ses larmes!

ZORAIME *tendrement.*

Cher Enolf !

ZULNAR *troublé.*

Hé ! bien?

ZORAIME.

Cette ardeur
Que tu fis naître dans mon cœur,
Pour toi n'a-t-elle plus de charmes?

ZULNAR.

A quel doute odieux !
Quelle cruelle offense !...
A toute heure, en tous lieux,
Je ne vois, je ne pense
Qu'à l'objet de mes feux.
Dans mes transports, j'oublie
L'univers près de toi ;
L'amour est tout pour moi ;
C'est mon bien, c'est ma vie,
Le dieu consolateur
Qui m'enflamme, m'inspire ;
Qu'en mon brûlant délire
Je porte dans mon cœur,

ZORAIME.

Et pourtant de ton amie
Tu vas te séparer ?

ZULNAR.

De la plus tendre amie
Il faut me séparer.

ZORAIME.

Ah ! qui peut t'inspirer
Cette coupable envie ?

ZULNAR.

Ne m'interrogez pas.
(*A part.*)
O cruel embarras !
Quelle contrainte horrible !
Qu'elle me fait souffrir !
Dun tourment si terrible,
O ciel ! viens me guérir.

ZORAIME, *à part*

Il ne me répond pas:

D'où vient son embaras!
Incertitude horrible
Que tu me fais souffrir!
D'un tourment si terrible,
O ciel ! viens me guérir.

ZORAIME.

Cruel ! tu me résistes en vain ; je saurai pénétrer ce mystère.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HIRCAN.

HIRCAN.

MADAME, votre père arrive.

ZORAIME.

Mon père! ah! j'y vole!....

HIRCAN.

Il s'avance en ces lieux, suivi de ses plus fidèles amis.

SCENE VII.

AKBÉ, ZORAIME, ZULNAR, ZEIDE, HIRCAN, *suite d'Akbé, gens de la fête.*

AKBÉ.

MA fille, il m'est enfin permis de te presser dans mes bras!

ZORAIME.

Ah! mon père! avec quelle impatience j'attendois que vous fussiez rendu à mes vœux!

AKBÉ.

Ma chère Zoraïme, quelle douleur m'a causé le récit des dangers que tu avois courus pendant mon absence!.... Mais où donc est celui qui sauva ma fille, celui par qui je respire? conduis-moi vers lui, que je le voie, et que ma reconnoissance....

ZORAIME.

Le voilà, mon père, c'est Enolf!

AKBÉ.

O mon digne bienfaiteur, comment m'acquitter jamais!....

ZULNAR.

Je suis témoin de la joie que votre cœur éprouve; voilà ma plus douce récompense.

ZEIDE.

Allons, madame, la présence d'un père chéri ne peut qu'ajouter encore à la gaîté qui doit régner aujourd'hui; venez donc, tous nos jeunes Troubadours sont rassemblés, et l'on n'attend plus que vous pour commencer la fête....

AKBÉ.

Qu'il m'est doux de pouvoir partager votre joie! mais Alamir, que fait-il? qui peut le retenir loin de nous?

ZORAIME.

Je l'ignore.

AKBÉ.

Je brûle de l'instruire du bonheur qui l'attend.

ZORAIME.

Expliquez-vous, mon père.

AKBÉ.

Tu sais que depuis long-tems j'avois conçu le projet de t'unir au brave Alamir; mais les soins qu'exigeoit la défense de ce pays, nos divisions avec Abular, enfin la perte d'un fils adoré, tout me faisoit une loi de suspendre ces nœuds: aujourd'hui que l'ennemi est à nos portes, qu'Abular veut envahir mes états, tout m'ordonne d'assurer un défenseur à ma fille: permets-moi donc de presser un hymen qui doit faire ton bonheur.

ZORAIME.

O ciel!

ZULNAR.

Qu'ai-je entendu ?

AKBÉ.

Mais on vient.... c'est Alamir.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMIR.

ALAMIR.

PARDONNEZ si je viens troubler des instans qui devoient être consacrés au plaisir, en vous faisant part d'un bruit qui se répand dans la ville.

AKBÉ.

Quel est-il ?

ALAMIR.

Zulnar, à ce qu'on assure, s'est éloigné depuis un mois d'Abular ; il a pris la route de Grenade, et l'on ne doute pas que dans l'ombre du mystère il ne trame quelque complot contre nous.

AKBÉ.

Qu'entends-je ?

ZORAIME.

Son approche me fait frémir d'horreur ! Enolf, Zoraïme t'est chère ; protège-la, défends-la, sauve-la du cruel Zulnare.... ou plutôt, prenons nos armes, et volons ensemble à la rencontre du perfide.

ZULNAR, *à part.*

Où cacher ma honte !

ALAMIR.

Si l'on en croit le peuple, il est envoyé par Abular, qui, s'apprêtant de nouveau à nous attaquer, fait tous ses efforts pour séduire nos soldats.

AKBÉ.

Et Zulnar a pu se charger de ce honteux emploi ! Le monstre ! je ne quitte plus les armes qu'il n'ait mordu la poussière. (*Il tire son cimeterre.*)

ZORAIME, *ôtant le cimeterre de la main de son père.*

Mon père, que faites-vous ? Est-ce à votre bras affoibli par l'âge que vous devez remettre le soin de votre vengeance ? Non,

Non, voilà le défenseur que le ciel vous envoie et dont mon cœur vous répond. Enolf, prends ce fer, et pour mériter ma main, plonge la tienne dans le sein de Zulnar.

AKBÉ.

Ma fille, un tel discours.....

ZORAIME.

Vous instruit du sentiment qui règne dans mon cœur, et dont je brûlois de vous faire l'aveu. Je sais que je dépends de vous seul; ma soumission à vos volontés sera toujours égale à ma tendresse : j'estime et chéris les vertus d'Alamir; sa fidélité pour vous est un titre puissant sur mon cœur; mais en me souvenant sans cesse de ce que vous lui devez, puis-je oublier ce que je dois moi-même à mon libérateur ?

ALAMIR.

Votre reconnoissance est juste, et le sentiment que vous inspire Enolf, ne doit pas plus m'offenser que me surprendre. Ce n'est point par d'indignes reproches que je prétends vous rappeler mes droits : je sais que l'amour vous parle en faveur de mon rival; mais j'espère au moins vous prouver que j'étois digne de lui disputer votre cœur.

ZULNAR.

Alamir, si l'espoir d'obtenir la main de Zoraïme enflamme ton courage, crois que je brûle de surpasser le tien. Ce soir nous partirons au coucher du soleil; tu me trouveras à la porte d'Espagne, et sois sûr que je saurai délivrer Grenade de son plus cruel ennemi.

AKBÉ.

Mes amis, nous ne devons plus songer en cet instant qu'au danger qui nous menace; Zulnar est près de nous. Voici l'instant de sauver la patrie : tous deux vous partagez mon estime, mon amitié; tous deux vous avez des droits sur ma fille; qu'elle devienne en ce jour le prix du courage; je promets d'accorder Zoraïme au vengeur de son frère.

ALAMIR.

Eh bien! j'y consens, qu'Enolf soit mon compagnon d'armes; s'il triomphe, je le verrai revenir vainqueur avec peine, mais sans jalousie; ce sentiment trop bas pour mon ame, ne souillera jamais le cœur où vous régnez.

FINALE.

AKBÉ *avec le chœur.*

Allons, sans tarder davantage,
Du plus grand de ses ennemis
Volons délivrer ce pays.
volez
Il suffit pour vaincre sa rage,
Qu'aujourd'hui de votre courage
notre
Ma Zoraïme soit le prix.

ALAMIR.

Allons, sans tarder davantage,
Du plus grand de ses ennemis
Volons délivrer ce pays.
Il suffit pour vaincre sa rage,
Qu'aujourd'hui de notre courage
Sa Zoraïme soit le prix.

sa
ZORAIME, *à Zulnar.*

Allons, sans tarder davantage,
Du plus grand de ses ennemis
Vole délivrer le pays.
Enolf, va combattre sa rage,
Et songe que de ton courage
Zoraïme sera le prix.

ZULNAR.

Laissons-les dans leur juste rage
Du plus grand de leurs ennemis
Délivrer enfin ce pays.
Je mérite un pareil outrage
Que de mon horrible courage
Aujourd'hui la mort soit le prix!

ALAMIR.

Mais comment découvrir ce traître?
Zulnar n'est point connu de nous;
S'il échappoit?

ZULNAR.

Rassurez-vous;
Zulnar n'a jamais su paroître
Dans les dangers, dans les combats,
Sans s'être bientôt fait connoître.

ZORAIME.

Si je devois suivre vos pas
Aux lieux où court votre vaillance,
La haine conduiroit mon bras.
S'il paroissoit en ma présence,
Ah! je ne m'y tromperois pas!

CHŒUR.

Allons, sans tarder davantage, etc.

Fin du premier acte.

ACTE II.

On voit dans le fond du théâtre les remparts de Grenade ; sur la droite, une chaumière dont la principale entrée est censée se trouver du côté opposé à la scène ; il y a aussi une porte qui donne sur le théâtre.

SCENE PREMIERE.

HASSEM, ZÉIDE.

HASSEM.

Oui, ma chère Zéide, je vais être obligé de te quitter avant peu.

ZÉIDE.

En effet, j'ai été témoin de la manière pressante dont Zoraïme engageoit ton maître à voler à la rencontre de Zulnar ; je crains bien de voir recommencer ces maudites guerres qui, pendant si long-tems, ont désolé ce pays : je ne sais pas pourquoi, mais j'ai dans l'idée qu'elles n'auroient pas beaucoup plus d'attraits pour toi.

HASSEM.

Tu te trompes ; tel que tu me vois, je suis un diable quand il s'agit de me battre. Dès que je vois l'ennemi, je n'y tiens pas..... Je n'écoute plus rien, et même j'ai un défaut, c'est qu'alors la valeur m'emporte si loin....

ZÉIDE.

Si loin, qu'on ne te revoit plus.

HASSEM.

Tiens, Zéide, je vois avec peine que tu ne rends pas mon courage toute la justice qu'il mérite.

ZÉIDE.

Oh ! mon Dieu ! si.....

HASSEM.

Tu sais que Zoraïme a promis qu'au retour d'Enolf elle combleroit ses vœux : dis-moi donc quand tu seras déterminée à suivre l'exemple de ta maitresse ?

ZÉIDE.

Quand je te verrai imiter celui de ton maître.

DUO.

HASSEM.

Ah ! ne doute pas de mon cœur !
Crois que l'amour qui m'anime,
Surpasse la bouillante ardeur
Qu'Enolf ressent pour Zoraïme.

ZEIDE.

C'est bien moins par de vains discours
Qu'il sut rendre son cœur sensible
Que par le courage invincible,
Qui pensa lui coûter ses jours.

HASSEM.

Autant que lui l'honneur m'en flamme.

ZEIDE.

Ah ! lorsqu'au sortir des combats,
Un amant aux pieds de sa dame,
Revient tout prêt à rendre l'ame ;
C'est alors, mon cher, qu'une femme
A l'amour ne résiste pas.

HASSEM.

Ma foi ! d'obtenir tes appas
Mon ame devient moins jalouse ;
S'il faut mourir pour qu'on t'épouse,
J'en conviens, je crains le trépas.

ZEIDE.

Calme l'effroi qui te tourmente ;
Zéïde n'est point exigeante,
Tu peux me plaire à moins de frais.

HASSEM.

Bon, ma chère, tu me rassures.

ZEIDE.

Trois ou quatre bonnes blessures,
C'est tout ce que je te voudrois.

HASSEM.

De ce vœu, soit dit sans mystère,
Je ne me serois point douté;
L'amant le plus fait pour te plaire,
Me paroissoit, en vérité,
Celui qui jouissoit, ma chère,
De la plus parfaite santé.

ZEIDE.

Hassem, tu peux m'en croire,
Lorsqu'on veut être aimé,
Du desir de la gloire
Il faut être animé.

ZEIDE.

Pour défendre sa belle,
Un amant ne craint rien,
Et bénit son destin,
S'il peut mourir pour elle.

HASSEM.

Oui, mourir pour sa belle
C'est fort beau, j'en conviens,
Mais un plus doux destin,
C'est de vivre pour elle.

ZÉIDE.

Que tu es heureux! Voici l'instant qui s'approche, où tu vas voler au combat: quel beau jour!....

HASSEM.

Que celui où je reviendrai; j'espère qu'alors....

ZÉIDE.

J'aime à voir la noble ardeur qui t'enflamme.

HASSEM.

Mais au moins me seras-tu fidelle?

ZÉIDE *lui parlant toujours sans l'écouter.*

Ton absence sera-t-elle longue?

HASSEM.

Je le crains bien; mon maître m'a parlé de certain projet... Au reste, quel qu'il soit, je ne partirai point sans t'en instruire et te presser encore d'engager ton oncle à consentir à notre union.

ZÉIDE.

Je vais chez lui; veux-tu m'acco mpagner?

HASSEM.

Je ne puis; Enolf m'a dit de l'attendre au bas de ce rempart: adieu donc, il faut nous séparer.

ZÉIDE.

Tiens, ne parlons pas de cela, je n'aime pas les adieux. Mais voici ton maître, au revoir.

HASSEM *regardant Zulnar qui s'avance.*

Il est si agité, qu'il ne voit personne.

SCENE II.

ZULNAR, HASSEM.

ZULNAR.

Hé bien, Hassem, tout est-il prêt pour mon départ ?

HASSEM.

Quoi ! déjà ?

ZULNAR.

Ignores-tu que ma tête est à prix ?

HASSEM.

Daignez m'accorder au moins quelques instans pour prévenir Zéide d'une séparation aussi cruelle !

ZULNAR.

Non, la moindre indiscrétion de ta part pourroit me perdre. Je te défends de la voir.

HASSEM, *à part.*

Il me reste heureusement la ressource de lui écrire.

ZULNAR.

Va, sans plus tarder, préparer mes armes et mon coursier.

SCENE III.

ZULNAR, *seul.*

AIR.

Je ne sais où porter ma démarche incertaine;
A leur juste fureur je n'échapperai pas ;
Et quelque soient les lieux où ma douleur m'entraîne,
Un abîme effroyable est ouvert sous mes pas....

Quel sort affreux m'attend!... O désespoir extrême!
Oui, c'en est fait, hélas! je perds celle que j'aime....
Allons, ne tardons plus, je dois fuir ce séjour...
Mais Zoraïme, objet du plus ardent amour,
Ne crois pas me quitter; dans mon ame brûlante,
J'emporte, en m'éloignant, ton image vivante.
O douleur!.... Est-il vrai?.... sur ces bois, ces remparts,
Pour la dernière fois je jette mes regards.
Ici tout me rappelle
Les plus doux souvenirs;
Sous ces bois auprès d'elle
S'exhaloient mes soupirs.
Adieu, sources, prairie,
Adieu, sombres forêts;
Ainsi que mon amie,
Je vous quitte à jamais.

L'instant approche où la tribu d'Akbé va marcher à la rencontre d'Abular; tâchons de la prévenir et d'exécuter mes desseins. Tant que je fus retenu par mes blessures, l'honneur même me prescrivit la loi de rester inconnu, afin d'échapper à la mort honteuse qui m'attendoit. Si le ciel seconde aujourd'hui mes projets, je veux que reparoissant bientôt aux yeux de Zoraïme, mon nom qui lui fait maintenant horreur, soit un titre de plus pour lui plaire.

SCENE IV.

ZULNAR, ALAMIR.

ALAMIR.

Allons, cher Enolf, voici l'instant de voler où l'honneur nous appelle; soyons toujours unis et ne connoissons plus d'autre rivalité que celle de la gloire.

ZULNAR.

Je reconnois Alamir à cette noble ardeur.

ALAMIR.

Doit-elle te surprendre? ne partages-tu point la haine que m'inspire ce féroce Zulnar?

DUO.

ALAMIR.

Quel jour glorieux se prépare !
Zulnar va tomber sous nos coups.
Bientôt, si j'en crois mon courroux,
Nous aurons puni ce barbare.

ZULNAR.

Je hais plus que toi les fureurs
Dont Zulnar s'est rendu coupable ;
Mais revenu de ses erreurs,
Peut-être le remords l'accable.

ALAMIR.

Non, non, il n'a jamais connu
L'ombre même d'une vertu.

ZULNAR.

Qu'oses-tu dire ! quel outrage !
Zulnar n'a pu le mériter.

ALAMIR.

Je ne consulte que ma rage,
Je veux la laisser éclater.
Vengeance, guide mon courage,
Que rien ne puisse m'arrêter.

ZULNAR.

Il ne consulte que sa rage,
La mienne est prête d'éclater.
Au combat lavons cet outrage,
Que rien ne puisse m'arrêter.

ALAMIR.

Pour Zoraïme et sa patrie
Qu'il est doux d'exposer sa vie !
Au champ d'honneur je vais courir,
Fier Zulnar ! deviens ma victime :
Je veux, dans l'ardeur qui m'anime,
Et me venger, et te punir.

ALAMIR. ZULNAR.

Oui, ne consultons que ma rage, etc. Il ne consulte que sa rage.

ZULNAR.

Contre Zulnar quelle furie !

ALAMIR.

Il l'a méritée....

ZULNAR (se contenant avec peine.)

Alamir !...

ALAMIR.

La trahison, la perfidie,
Voilà ses armes...

ZULNAR (prêt d'éclater.)

(A part.(Alamir!..
En cet instant mon sang bouillonne.

ALAMIR.

Quand pourrai-je enfin contre lui
Assouvir ma haine

ZULNAR.

Aujourd'hui.

ALAMIR.

Un pareil langage m'étonne!..
Tu connois ce monstre odieux!...
Où donc est-il ?

ZULNAR.

Devant toi.

ALAMIR.

Dieux!

ZULNAR.

Oui, tu vois ce farouche guerrier qui déteste ses erreurs, et depuis long-tems n'aspiroit qu'à les réparer : tu m'as outragé, ma fierté m'a découvert; achève et prends ma vie.

ALAMIR.

Je ne sais si je veille! Quoi! ce mortel sensible, humain, qui sembloit ne respirer que l'amour des vertus, que je regardois comme un frère, étoit Zulnar!

ZULNAR.

Lui-même; je sais le sort qui m'attend : viens me livrer à tes Abencérages.

ALAMIR.

Quand Alamir désiroit connoître Zulnar, c'étoit pour triompher de sa valeur au milieu des combats, et non pour le livrer au bourreau.

ZULNAR.

Il faut expier mes crimes.

ALAMIR.

Il faut les réparer; sans doute à plus d'un titre Zulnar a mérité ma haine, mais l'intérêt que m'inspiroit Enolf, parle encore à mon cœur; c'est le seul rival qui pouvoit impunément me disputer Zoraïme: si témoin du bonheur que l'amour lui faisoit éprouver, j'ai respecté ses jours, ce n'est point quand le sort l'accable qu'on me verra le poursuivre. Mais le tems presse, nos soldats te cherchent et je veux te dérober à leur

poursuite. Tu vois cette chaumière; elle est habitée par un vieillard digne de ma confiance. Je vais le prier, sans te nommer, de te recevoir chez lui, et quand le jour fera place aux ombres de la nuit, tu t'éloigneras de ces lieux.

ZULNAR.

Si je cède à tes desirs, c'est dans le seul espoir de te prouver bientôt que je suis digne de cette amitié dont mon cœur sent tout le prix.

ALAMIR.

Oui, ta conduite justifiera ma démarche, et mon pays va me devoir un de ses plus ardens défenseurs; si je m'étois abusé, je te retrouverois bientôt au combat, et ce n'est que là qu'Alamir sait punir un ennemi et se venger d'un rival..... Mais Zoraime s'approche, évitons sa présence.

SCENE V.

ZORAIME, *seule.*

AIR.

Que vois-je ! Enolf fuit de ces lieux !
Il semble éviter ma présence,
Et se dérobe à mes adieux !
Je venois exciter son bras à la vengeance,
Et contre Zulnar, dans son cœur
Verser ma haine et ma fureur !...
Mais victime de son courage
Si mon amant alloit périr !..
Ah ! chassons loin de moi cette importune image,
De douleur et de crainte elle me fait frémir !...
Ciel ! ma douleur plaintive
A toi seul a recours ;
St tu veux que je vive,
D'Enolf sauve les jours !
Non, non, rien ne ressemble
A cet affreux tourment !
Sans cesse mon cœur tremble
Pour les jours d'un amant !
Enolf, le coup horrible

Qui finiroit ton sort,
Frappant mon cœur sensible,
Me donneroit la mort.

SCENE VI.

ZORAIME, UN VIEILLARD.

ZORAIME.

Mais que cherche ce vieillard?

LE VIEILLARD.

Que dois-je faire? Je ne me trompe pas, c'est la fille du respectable Akbé!

ZORAIME.

Elle-même, que voulez-vous?

LE VIEILLARD.

Ah! je respire! plongé dans un trouble affreux, je cherchois une personne sûre, prudente, qui pût m'éclairer sur la conduite que je dois tenir; je vous ai trouvée, mes vœux sont remplis.

ZORAIME.

De quoi s'agit-il?

LE VIEILLARD.

Vous savez qu'on publie dans la ville que Zulnar est en ces lieux, qu'on est à sa poursuite, et qu'on regardera comme traître à nos tribus, celui qui seroit assez lâche pour lui donner un asile....

ZORAIME.

Eh bien! mais votre embarras redouble....

LE VIEILLARD.

Je ne sais si je dois....

ZORAIME.

Achevez.

LE VIEILLARD.

Sachez donc qu'on vient de me présenter un inconnu, en me priant de lui donner un asile jusqu'à l'entrée de la nuit; j'y consens: à peine sommes-nous seuls que je le regarde, croyant reconnoître les traits d'un guerrier que j'avois vu au siège de Tolède; je le considère davantage, et bientôt dans cet étra ger je découvre Zulnar.

ZORAIME.

O ciel!

LE VIEILLARD.

Je feins de ne point le connoître, et dans ce premier moment, la pitié s'emparant de mon cœur, je forme le projet de le sauver.

ZORAIME.

Ah! malheureux! qu'alliez-vous faire?

LE VIEILLARD.

Hors de moi-même, tourmenté de la crainte d'être coupable envers mon pays, et ne pouvant cependant me résoudre à trahir les devoirs de l'hospitalité; incertain sur ce que je devois faire, je cherchois un guide, daignez m'en servir.

ZORAIME, *à part.*

Quoi! mon frère seroit vengé, sans qu'Enolf exposât ses jours!

LE VIEILLARD.

Le chemin qui conduit à ma chaumière est rempli de soldats; mais cependant si vous voulez sauver ce malheureux, il en est encore tems; cette porte qui servoit autrefois d'entrée à cette cabane, communique à l'endroit où il est refugié, et peut protéger sa fuite; son sort est donc entre vos mains.... parlez, que faut-il faire?

ZORAIME.

O surprise!.... Zulnar est donc là.... Allons, périsse notre ennemi le plus cruel! que dis-je? où m'entraîne un aveugle transport?.... Non, je ne puis.... mais, mon frère, mes amis, j'ai promis de vous venger, et lorsque j'en ai les moyens.... Ils sont trop indignes de moi: fier Zulnar! redouté, triomphant, je devois poursuivre tes jours; malheureux, je dois les protéger.

SCENE VII.

ZORAIME, AKBÉ, HIRCAN, SOLDATS.

AKBÉ, (aux Soldats.)

Allons, amis, volez où l'honneur vous appelle,
Prouvez-moi votre zèle;
Mais, apprenez avant quel danger vous courez....
Ah! ma fille, c'est toi.

ZORAIME.

Quel trouble vous agite?

AKBÉ.

Vainement de Zulnar on est à la poursuite;
On dit que, séduisant les esprits égarés,
Il prépare ainsi notre défaite;
Déja de tous côtés les postes sont livrés,
On ajoute qu'il veut pour prix de sa conquête,
Que bientôt à ses pieds on apporte ma tête.

ZORAIME.

Et j'allois le sauver!

AKBÉ.

Tombe aumoins sur moi seul la fureur qui le guide,
O sort! pourquoi nous cacher ce perfide?

ZORAIME.

Vous ne tarderez point, mon père, à le trouver.

AKBÉ.

Où donc est il?

ZORAIME.

En ma puissance.

LE CHŒUR.

Eh bien! guidez notre courroux.

ZORAIME.

Je vais remplir votre espérance.
(En allant vers la cabane.)
Perfide! parois devant nous.

LE CHŒUR.

Perfide! parois devant nous.

ZORAIME, (voyant sortir Zulnar.)

O ciel! Enolf, tu n'es point le coupable.

ZULNAR.

Connoissez enfin votre erreur,
Je suis Zulnar.

ZORAIME et LE CHŒUR.

Dieux!

LE CHŒUR.

Ciel vengeur!

Tu sers notre haine implacable.

ZORAIME.

Est-ce donc un songe trompeur?

Ensemble.

ZORAIME.

Ah! quelle horreur m'environne!
Qu'ai-je fait! mon cœur frissonne;
O trop funeste fureur!
Mon courage m'abandonne;
Je succombe, je me meurs.

AKBÉ, (et les Soldats.)

Ah! quelle horreur l'environne!
Son courage l'abandonne;
Elle cache en vain ses pleurs;
Elle tremble, elle frissonne,
Et dévore ses douleurs.

ZULNAR.

Ah! quelle horreur m'environne!
Mourir, ô ciel! j'en frissonne,
Sans réparer mes erreurs.
Mon courage m'abandonne;
Je succombe, je me meurs.

ZORAIME.

Ah! grand Dieu! c'est moi qui l'entraîne
Au supplice affreux qui l'attend.

ZULNAR.

J'emporte en mourant votre haine,
C'est mon plus cruel châtiment.

AKBÉ, (aux soldats.)

Amis, plus de retardement;
Et que dans la tour on le mène.

Ensemble.

ZORAIME.

Ah! je sens tout mon corps trembler.

LES SOLDATS.

Allons, allons, il faut marcher;
Suivez nos pas sans plus tarder.

ZULNAR.

Guidez mes pas sans plus tarder.

ZORAIME.

Ah! quel moment affreux s'apprête!

(Aux Soldats.)

De grace, différez encor.

LES SOLDATS.

Non.

ZORAIME.

Eh quoi! rien ne vous arrête?

LES SOLDATS.

Rien.

ZORAIME.

Quel sera son sort?

LES SOLDATS.

La mort.

Ensemble.

ZORAIME.

De quel effroi mon ame est saisie?
Destins trop cruels, achevez;
Frappez, je dois perdre aussi la vie,
Si ses jours ne sont conservés.

AKABÉ (et les Soldats.)

Vil défenseur de la tyrannie,
Qui nous a trop long tems bravés,
Frémis! pour frapper la tête impie
Sur toi tous nos bras sont levés.

ZULNAR.

O ciel! à finir dans l'infamie
Mes jours étoient donc réservés!
Eh bien! terminez enfin ma vie!
Destins trop cruels, achevez.

Fin du second acte.

ACTE III.

Il fait nuit, la scène se passe dans une place publique; on voit sur la droite une tour auprès de laquelle est une cantine; il doit y avoir devant la porte une table avec une lumière, du vin, des verres.

SCENE PREMIERE.

ZORAIME, ZEIDE. *Elles sont déguisées en Troubadours; Zoraïme a les yeux fixés sur la prison.*

ZORAIME.

VOILA donc la tour où Zulnar trahi, livré par Zoraïme, s'est vu conduire comme un vil criminel!..... Ah! Zéide, qu'ai-je fait?

ZEIDE.

Une faute que l'erreur vous fit commettre, et qu'il faut que l'amour répare; ne pouvant employer la force, nous sommes obligées de recourir à l'adresse : le danger le plus pressant nous menace; on crie aux armes de toutes parts; le hennissement des coursiers, mêlés aux cris des assaillans, annonce la plus terrible attaque; profitez donc de ce moment de tumulte, et ne perdez point de vue le personnage que vous représentez : songez que jeune Troubadour, attaché au service de Zulnar, et déjà tout armé pour le suivre au combat, la douleur et l'espoir de pénétrer dans sa prison, vous conduisent au pied de cette tour : tel est le rôle que vous devez jouer.

ZORAIME.

Sa difficulté m'effraie.

ZEIDE.

Et moi, il me suffit que vous en soyiez chargée pour que je réponde du succès. Commençons par trouver quelque prétexte

prétexte pour lier connoissance avec le gardien de cette prison; sans doute en sa qualité de geolier, le vin doit être sa passion dominante: et comme, par respect pour les lois du saint Prophete, il est assez rare dans ce pays, je me suis munie de ce flacon, il pourra nous être utile; il ne s'agit donc plus que de saisir la première occasion favorable....

ZORAIME.

Et si elle ne se présente point?

ZEIDE.

Nous la ferons naître.

ZORAIME.

Il faudroit trouver quelque ruse....

ZEIDE.

Il y en a mille!

ZORAIME.

Ces geoliers ont tant de surveillance!

ZEIDE.

L'amour donne tant d'invention!.... Allons, faisons du bruit pour éveiller ce terrible adversaire; si une fois nous le tenons...

ZORAIME.

Non, il vaut mieux s'y prendre d'une manière qui l'indispose moins contre nous: je vais chanter sous sa fenêtre, accompagne moi, et ne fût-ce que pour me faire taire, j'espère qu'il se montrera.

ZEIDE.

Fort bien imaginé.

ZORAIME.

Malheureux Troubadour!...
Hélas! ton pauvre maître
Gémit dans cette tour;
Pour toi ne peut plus naître
De bonheur en ce jour!
De l'amitié fidelle
Puissent les tristes chants,
Dans sa prison cruelle
Soulager ses tourmens.
Je le sens à mes larmes:
Le voir, le secourir,
Voilà le seul plaisir

Qui m'offre quelques charmes.
Malheureux, etc.

Cette nuit, ce silence,
Tout accroît ma douleur;
La plaintive romance
N'agite plus mon cœur,
Et plein de ma tristesse
Je répète sans cesse.
Malheureux, etc.

Eh bien!

ZEIDE.

Je ne vois, ni n'entends rien.

ZORAIME.

Voilà cependant le jour qui s'approche ; il faudroit tâcher de profiter de cet instant de calme que fait naître l'absence de tous nos guerriers.

ZEIDE.

Nos jeunes héroïnes les ont sans doute suivis ?

ZORAIME.

Et, pour la première fois, Zoraïme n'est point à leur tête! oh! si le ciel servoit mes desseins... mais, dis-moi, Hassem est-il prévenu ?

ZEIDE.

Il est à quelques pas d'ici, avec plusieurs amis qu'il a rassemblés et qui sont prêts à nous seconder au premier signal.... A propos, savez-vous bien que Zulnar devoit s'éloigner aujourd'hui même, et que j'avois déjà reçu les adieux de son fidèle Hassem ?

ZORAIME.

Quel pouvoit-être son projet ?

ZEIDE.

Je l'ignore. Mais cette lettre dans laquelle Hassem me peignoit ses regrets et son amour, ne nous laisse aucun doute. Ecoutez : (*Elle lit.*) croyez, aimable objet que j'aime....

ZORAIME.

Entre-t-il dans quelques détails sur la fuite de son maître ?

ZEIDE.

Comme je n'ai eu que le tems de parcourir cet écrit,

je ne puis vous le dire; mais pour vous en assurer, lisez-le. *(Elle donne la lettre à Zoraïme qui va pour la lire.)*

USBI, *dans la coulisse.*

Eh bien! êtes-vous ici? Paroissez donc!....

ZEIDE.

O ciel! si je ne me trompe, c'est Usbi, cet oncle qui m'est arrivé de Tolède.

ZORAIME.

N'est-ce point lui qui vient d'être placé nouvellement auprès du grand juge?

ZEIDE.

Oui vraiment; que faire! il va bientôt me reconnoître.

ZORAIME.

Eh bien! retirons-nous un instant.

ZEIDE.

Si m'en croyez, vous resterez vous, ne courrez aucun risque, puisqu'il ne vous a jamais vue.... Peut-être est-il chargé de quelque mission relative à Zulnar; et comme il est aussi bavard qu'ivrogne, grace à ce flacon, vous parviendrez aisément à découvrir le motif qui l'amène, je l'entends et me sauve.

(Elle sort.)

SCENE II.

ZORAIME.

Allons, renfermons ma douleur, et malgré ce qu'il m'en coûte, tâchons de prendre l'aisance et même la gaité qui me deviennent nécessaires et dont je suis si loin de jouir.

SCENE III.

ZORAIME, USBI.

USBI.

Personne encore?.... Ils arrivent bien tard; je leur ai cependant donné rendéz-vous à la place de la Vivaramble; il faut les attendre; je ne puis exécuter mon ordre sans eux..... Mais j'apperçois quelqu'un, *(approchant de Zoraïme.)* que faites-vous ici à l'heure qu'il est?

ZORAIME.

Je suis en droit de vous faire la même question.

USBI.

Moi j'y suis, parce que mon devoir m'y appelle.

ZORAIME.

Eh bien! moi de même.

USBI.

Votre devoir!

ZORAIME.

Oui.... mon devoir.

USBI.

Il faut que je parle au geolier de cette prison.

ZORAIME.

Et moi aussi.

USBI.

Ah! ah! vous le connoissez donc? mais pour venir aussi tard, il faut que l'affaire qui vous amene vers lui soit bien importante?

ZORAIME.

Oh! très-importante.

USBI.

Il dort, et cependant vous voudriez trouver le moyen de pénétrer jusqu'à lui?

ZORAIME.

Oui, c'est ce qui m'occupe en ce moment; je crains que chargé de la garde de ce nouveau prisonnier, il ne puisse m'accorder l'entretien que je desire.

USBI.

Vous savez donc la nouvelle? comme elle s'est répandue!.... Au reste, cela n'est pas etonnant. Beaucoup de monde a été témoin de cet événement?

ZORAIME.

Beaucoup.

USBI.

On a sans doute été bien étonné?

ZORAIME.

Je le crois.

USBI.

Y étiez-vous?

ZORAIME.

Oui.

USBI.

Ah! tant mieux; vous me conterez comment cela s'est passé.... Mais que vois-je? du vin; peste, quelle rencontre! mais par quel heureux hasard?

ZORAIME.

C'est moi qui viens d'apporter ce flacon, pour m'amuser à boire en attendant l'instant de parler au geolier.

USBI.

Bon moyen pour attendre patiemment; mais cela doit vous ennuyer de boire tout seul.... Je veux vous tenir compagnie.

(*Il boit.*)

ZORAIME.

Volontiers, acceptez donc.

USBI, *remettant son verre.*

J'accepte; allons, mettons-nous là; aussi bien cela donnera le tems à mes gens de me joindre.

ZORAIME, *à part.*

Tâchons de découvrir le sujet qui l'amène.

(*Ils s'asseyent auprès de la table.*)

DUO.

Que cette liqueur vermeille
Nous fait passer d'heureux jours! (*bis.*)
Aimez-vous bien la bouteille?

ZORAIME.

Non, rarement.

USBI.

Moi, toujours.
L'amour, pendant votre vie,
Eut-il pour vous des attraits?

ZORAIME.

Oui, quelquefois.

USBI.

Moi, jamais.
Aimer est une folie;
(*Il prend la bouteille.*)
Voilà mon unique amie.

ZORAIME.

Sans être trop curieux,
Puis-je savoir quelle affaire
Conduit vos pas en ces lieux?

USBI.

Ce n'est pas un grand mystère.

ZORAIME, *à part.*

Bon! il va le révéler.

USBI.

Cependant, je dois le taire.

ZORAIME.

Donnez-moi donc votre verre :

(A part.)

Le vin le fera parler.

(Haut.)

Croyez qu'en toute assurance,
A mon extrême prudence
Vous pouvez vous confier.

USBI, *tirant un papier de sa poche.*

Vous voyez bien ce papier,
Il doit renfermer, je pense,
Le destin d'un prisonnier
D'une très-haute importance ;
Le grand juge Tisifour,
Au gardien de cette tour,
M'a chargé de le remettre.

(Il boit.)

ZORAIME, *à part.*

A chaque mot qu'il me dit,
Je sens ma frayeur renaître;
Comment faire pour connoître
Ce que contient cet écrit ?

USBI.

Ah! ne cessons point de boire,
Buvons et buvons toujours ;
Le vin, vous pouvez m'en croire,
Est la source des beaux jours.

ZORAIME, *d'une gaîté contrainte.*

Ah! ne cessons point de boire,
Buvons et buvons toujours ;
Oui, le vin, j'aime à le croire,
Est la source des beaux jours.

ZORAIME.

Vous êtes sans doute instruit de ce que renferme ce papier ?

USBI.

Non.

ZORAIME.

Cependant il vous est très-aisé d'en prendre connoissance.

USBI.

Oh! très-aisé: quand je dis très-aisé, c'est cependant impossible, car je ne sais pas lire; c'est même à cette qua-

lité essentielle que je suis redevable de ma charge; d'ailleurs que m'importe le destin d'un homme que je ne connois point !

ZORAIME.

Bien du monde à votre place ne seroit pas si discret. Mais revenons à ce billet: si vous voulez, je puis vous le lire.

USBI.

Non, non, le grand juge m'a bien défendu de ne le montrer à qui que ce soit; il faut que je suive ponctuellement ses ordres, et que j'attende ici les gens qui doivent me seconder dans mon expédition.

ZORAIME, *à part, toujours les yeux sur le papier.*

Ma frayeur redouble.... si je pouvois....

USBI.

Eh bien! buvez donc; je vous donne l'exemple. (*Il pose le papier qu'il tient sur la table pour prendre la bouteille.*)

ZORAIME.

Je le suis volontiers. (*En prenant à son tour la bouteille, elle fait exprès de jeter le billet à ses pieds, et dit en se baissant pour le relever:*) Ne vous dérangez pas.

USBI, *prenant la lumière.*

Tenez, vous verrez plus clair.

(*Zoraïme profitant du moment où Usbi se détourne pour prendre la lumière, met le billet que lui a donné Zéïde à la place de l'autre qu'elle relève, et le met dans sa poche.*)

USBI.

L'avez-vous ?

ZORAIME.

Oui, le voici. (*à part.*) Il ne sait pas lire, je ne risque rien.

USBI.

Que dites-vous ?

ZORAIME.

Rien, je réfléchis.

USBI.

Et moi je m'impatiente, mes gens ne viennent point et l'heure s'avance. Je gage qu'ils sont dans quelques cantines voisines, et si je ne vais les chercher.... (*Il se lève.*)

ZORAIME.

Je vous le conseille.

USBI.

Les maraud ! allons, je vais les traiter comme ils le méritent. (*Il se verse encore un coup.*) Ils apprendront si c'est quand on est chargé d'une commission aussi importante, qu'on doit s'amuser à boire.... Adieu. (*Il sort.*)

ZORAIME.

Au revoir.

SCENE IV.

ZORAIME, *seule.*

Lisons donc cet écrit à la place duquel j'ai eu le bonheur de substituer celui que m'avoit remis Zeide.

SCENE V.

ZORAIME, ZEIDE, HASSEM, *amis de Hassem.*

ZEIDE.

Hé bien ! il est parti !.... ne craignez rien, c'est Hassem et ses braves compagnons.

HASSEM.

Nous avons voulu nous assurer par nous-mêmes si l'affaire étoit en bon train.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROBLAS *sortant de la tour.*

ROBLAS.

J'AI cru entendre du bruit.

ZEIDE.

Avez-vous mis les instans à profit ?

ZORAIME, *approchant de la table où est la lumière, pour lire le billet.*

Oui, et du moins aurai-je connoissance de cet écrit avant le gardien de cette tour. Lisons.

ROBLAS, *lui ôtant le papier.*

Non pas, s'il vous plaît.

ZORAIME, *à part.*

Quel contre-tems !... Je voulois le sauver, et c'est moi qui lui porte son arrêt.

ROBLAS, *s'approchant de la lumiere.*

Que vois-je ! l'écriture du grand-juge ! ce sont sans doute

ses nouveaux messagers : croyez-moi, si vous voulez conserver vos places, une autre fois soyez moins curieux ; mais lisons ce billet.

ZORAIME, *à part.*

Je frémis d'avance.

ROBLAS, *lisant.*

« Le grand-juge Tisifour prévient Roblas, gardien des prisons d'Etat, que le prisonnier qu'il a sous sa sauve-garde, vient d'être jugé, et qu'il doit être conduit à Tolède par la porte de l'Orient, la seule qui ne soit point exposée aux attaques d'Abular ; c'est là que tous les forfaits qu'il a commis seront expiés par sa mort. »

ZORAIME, *à part.*

Je meurs.

ROBLAS, *continuant de lire.*

« En conséquence, pour que le présent jugement soit à l'instant exécuté, Roblas remettra ledit prisonnier entre les mains des personnes qui lui donneront cet écrit. »

ZORAIME, *pouvant à peine contenir sa joie.*

Je respire !

ROBLAS, *continuant de lire.*

» Ce sont des gens sûrs, exacts, et auxquels je puis me fier » en toute assurance. »

ZORAIME.

O bonheur !

ROBLAS.

Tant mieux pour lui. *(A Zoraïme.)* C'est vous maintenant qui êtes chargé de ce prisonnier ; veillez bien sur lui, au moins.

ZORAIME.

Vous pouvez vous en rapporter à moi.... Mais ne tardez plus....

ROBLAS.

Allons, allons, vous êtes bien pressé ; il m'en coûte de vous remettre ce prisonnier ; car enfin il est bon que vous le sachiez, quoique geolier, je suis sensible, très-sensible, on ne peut pas plus sensible.

(Il rentre dans la tour.)

SCENE VII.

ZORAIME, ZEIDE, HASSEM, *amis de Hassem.*

ZORAIME.

O mes amis! je sens mon cœur
Renaître enfin à l'espérance;
Mais cachons bien notre bonheur,
Il va venir.

HASSEM.

De la prudence.

ZORAIME.

Je tremble encor!

HASSEM.

Ne craignez rien.

ZORAIME.

Mais on pourroit?

HASSEM.

Non, tout va bien.
Oui, comptez sur le zèle
D'un serviteur fidèle.

ZEIDE, *à la porte de la tour.*

J'entends du bruit.

ZORAIME.

Ah! ma frayeur
Surpasse encor mon espérance,
Il va venir.

HASSEM.

De la prudence.

ENSEMBLE.

Oui, cachons bien notre bonheur.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ZULNAR, ROBLAS.

ZULNAR.

C'en est donc fait, tout m'abandonne.

ROBLAS, *à Zulnar.*

Tenez, vous voyez la personne,
Qui de vous répond désormais.

ZORAIME.

Tout mon cœur tremble.

ZULNAR, *s'approchant de Zoraïme.*

Allons. (*Il la reconnoît.*) Dieux!

ZORAIME, *bas.*

Paix!

ROBLAS, *à part.*

Il se résigne avec courage.

ZEIDE, *empêchant Zulnar de parler.*

Silence!

ZULNAR.

Je ne comprends pas....

HASSEM, *bas.*

Taisez-vous donc. (*Haut.*) Suivez nos pas.

ZORAIME.

Ciel! soutiens mon courage.

HASSEM.
Du courage.

ROBLAS.
Bon voyage.

SCENE IX.

ROBLAS.

HIER pris, aujourd'hui jugé, demain expédié; au moins n'aura-t-il point à se plaindre qu'on l'ait fait languir.

(Le jour paroît.)

SCENE X.

ROBLAS, USBI, COMPAGNONS D'USBI.

CHANT.

USBI, *à ses compagnons.*

FAITES-MOI VOS COMPLIMENS,

Sur les secrets importans
Que l'on confie à mon zèle,
Grace à ma place nouvelle.

LES COMPAGNONS D'USBI.

Faisons-lui nos complimens
Sur les secrets importans
Que l'on confie à son zèle,
Grace à sa place nouvelle.

ROBLAS.

Près de moi, qu'est-ce que j'entends?

USBI, *s'approchant de la tour.*

C'est bien ici.

ROBLAS.

Que veut cet homme?

USBI.

N'est-ce pas Roblas qu'on vous nomme?

ROBLAS.

Oui, que voulez vous?

USBI, *avec beaucoup d'importance.*

En secret,
Je viens vous donner ce billet.

ROBLAS, *s'approchant de la lumière et lisant le billet.*

» Croyez, aimable objet que j'aime,
» Que forcé de fuir de ces lieux,
» Je ressens une peine extrême
» De m'éloigner de vos beaux yeux.
De mes beaux yeux! quelle folie!
» Sous votre aimable et douce loi,
» Que n'ai-je pu passer ma vie!
Un pareil desir, par ma foi,
Est une nouveauté pour moi.
» Oui, toujours, vous pouvez m'en croire:
» Ce joli menton,
Mon joli menton.

USBI et SES COMPAGNONS.

Son joli menton.

ROBLAS.

» Et ce nez fripon....
Et mon nez fripon.

USBI et SES COMPAGNONS.

Et son nez fripon.

ROBLAS.

» Seront présens à ma mémoire;
» Adieu, pour vous je meurs d'amour!...
Qui, diable pour moi, meurt d'amour!

USBI.

C'est le grand juge Tisifour...
Je n'entends rien à cette lettre,
Qu'il m'a chargé de vous remettre.

ROBLAS.

Sors à l'instant, où le bâton
D'une pareille impertinence,
Va me faire bientôt raison;
Je t'en préviens, mon bras est bon,
Profite de la confidence.

(Il le pousse rudement et le jette par terre.)

LES COMPAGNONS D'USBI, *le relevant.*

Reçois donc nos complimens
Sur les secrets importans
Que l'on confie à ton zèle.
Grâce à ta place nouvelle.

Ensemble.

ROBLAS.

Je saurai t'apprendre, fripon,
Si je souffre la moindre injure;
Sors à l'instant, ou je le jure,
Tu vas périr sous le bâton.

USBI.

Au diable la commission,
Je n'y comprends rien, je vous jure;
Dès aujourd'hui, je vous l'assure,
Je donne ma démission.

LES COMPAGNONS D'USBI,

Ah! la belle commission,
On rira bien de l'aventure;
Tu perds fort peu, je te l'assure,
En donnant ta démission.

(Usbi sort avec ses compagnons.)

ROBLAS, *en rentrant dans la tour*

Si le drôle n'avoit point été si bien accompagné, il auroit vu qu'on ne cherche point à me jouer impunément; venir ainsi m'étourdir... Non, mais, c'est que je suis d'une colère... d'une colère... Allons boire pour l'appaiser; mais quel tapage! de tous côtés des cris se font entendre... On approche... rentrons vite.

SCENE XI.

AKBÉ, HIRCAN, *suite d'Akbé.*

AKBÉ.

CHER Hircan, est-il vrai? Abular triomphe. Ah! du moins serons-nous vengés de Zulnar; nos ennemis ne pour-

ront le soustraire au sort qui l'attend. Nous, tâchons par un dernier effort...

HIRCAN.

Vain espoir! Abular tenant en main l'étendard de Mahomet, vient de se rendre maître de la porte d'Elvire; la terreur s'est répandue parmi tous les habitans, ils accourent sur nos pas; tous ont juré de s'ensevelir sous cette malheureuse cité, avant qu'elle soit livrée à nos cruels ennemis.

AKBÉ.

Ah! pourquoi mon âge ne m'a-t-il point permis de les défendre!

SCENE XII.

AKBÉ, HIRCAN, CHŒUR.

(Des femmes et des enfans parcourent le théâtre, et paroissent dans la plus grande agitation.)

CHŒUR.

Oui, courons, volons;
En tout lieu portons
L'effroi, l'épouvante:
En ce jour d'horreur,
Que tout se ressente
De notre fureur.
D'Abular en ces lieux la rage veut s'étendre;
Mais pour prix de ses efforts,
Qu'ils n'offrent à ses transports
Qu'un horrible amas de cendre,
De ruines et de morts.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMIR.

ALAMIR.

Amis, changez vos cris lugubres en chant d'allégresse; la tribu des Abencérages triomphe, et notre ennemi n'est plus.

AKBÉ.

Se pourroit-il?... Ah! parle!... A qui devons-nous cet heureux changement?

ALAMIR.

A deux guerriers qui viennent de s'acquérir des droits éternels à notre reconnoissance.

AKBÉ.

Leur nom?

ALAMIR.

Zulnar, et Zoraïme, qui bravant tous les dangers, a sauvé son amant.

AKBÉ.

O surprise !

ALAMIR.

J'étois occupé à rallier nos soldats, lorsque des cris affreux se sont fait entendre dans l'armée d'Abular : j'apprends que deux combattans, suivis de quelques amis, se sont élancés dans le rangs de nos vainqueurs; je cours les rejoindre, et le premier objet qui frappe ma vue, est l'amant de Zoraïme, poursuivant Abular : il le joint, l'attaque, lui arrache l'étendard du prophète, et le jette sur la poussière; il expire. A peine l'armée ennemie a connoissance de cet événement, que l'alarme et la confusion s'y répandent; alors Zulnar, suivi de votre fille, se saisit des dépouilles de notre persécuteur, s'élance sur deux chameaux chargés d'une partie de ses trésors, et rentre en vainqueur dans Grenade.

AKBÉ.

A peine je respire!...

(On entend derrière le théâtre les cris de vive Zulnar, vive Zoraïme.

ALAMIR.

Entendez-vous ces cris qui nous annoncent nos libérateurs qu'on ramène en triomphe ?

AKBÉ, *allant au-devant de la marche.*

Je ne puis contenir la joie que j'éprouve.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ZORAIME, ZULNAR, SOLDATS.

CHŒUR DE GUERRIERS.

Le plus grand des guerriers
A pris notre défense;
Admirons sa vaillance,
Offrons-lui ces lauriers.
D'une éternelle gloire,
Il vient de se couvrir;
Célébrons sa victoire,
Livrons-nous au plaisir.

ZORAIME, *courant dans les bras d'Akbé.*

Mon père !

525

AKBÉ.

Ah! ma fille... Mais par quel prodige?...

ZORAIME.

En est-il d'impossible à l'amour? Mais permettez que je ne songe maintenant qu'au bonheur de vous voir échappé au plus affreux péril.

AKBÉ.

Quoi! c'est Zulnar qui nous a délivrés de notre persécuteur!

ZORAIME.

Lui-même! mon père! mes amis! vous voyez dans Zulnar le sauveur de Grenade, et songez que s'il eut des torts...

AKBÉ.

Ils sont tous réparés.

ZULNAR.

Quelque soit mon triomphe, peut-il vous surprendre, et quel ennemi pourroit résister quand l'amour sert de guide à la valeur?

ALAMIR.

Akbé! votre fille devoit-être le prix du courage; qui pourroit le disputer au vainqueur d'Abular? Permettez donc que je vous presse moi-même de combler les vœux de Zoraime.

ALAMIR, *avec le chœur.*

Akbé, nous vous pressons tous
De former des nœuds si doux;
De cette faveur insigne,
Croyez que Zulnar est digne.

AKBÉ.

Oublions donc son erreur,
Puisque la vertu l'anime,
Et que de ma Zoraïme,
Il fasse enfin le bonheur.

CHŒUR.

Célébrons son courage,
Offrons-lui notre hommage;
Et qu'il passe en ce jour
Pour prix de sa victoire,
Des charmes de la gloire
Aux douceurs de l'amour.

FIN.